

Le Kānem-Borno : ses relations avec la Méditerranée, le Baguirmi et les autres États du bassin du Tchad

*B. M. Barkindo**

Au XIII^e siècle, l'État musulman du Kānem était l'un des plus étendus du *Bilād al-Sūdān*. Le pouvoir des *mai* (rois) sefuwa s'étendait sur le vaste territoire qui, du sud au nord, va des rives orientales du lac Tchad aux oasis du Fezzān, mais une telle expansion ne s'était pas accompagnée de mesures économiques et politiques adéquates. La formation, par différents groupes ethniques, d'entités plus ou moins autonomes et distinctes de la principale dynastie régnante sefuwa empêcha l'instauration d'un système politique centralisé. Le Kānem, en majeure partie désertique ou semi-désertique, manquait en outre des matières premières indispensables à la viabilité d'un aussi grand ensemble.

Une crise grave devait aboutir, à la fin du XIV^e siècle, à l'effondrement de l'État du Kānem. Le *mai* 'Umar b. Idrīs (1382-1387) partit à la tête des Magumi (dont la famille royale constituait un lignage) et de ses partisans pour le Borno, à l'ouest du lac Tchad, région aux richesses naturelles abondantes et où la dynastie avait déjà établi des vassaux. En réalité, un grand nombre d'immigrants du Kānem y avaient précédé les Sefuwa et s'y étaient installés, en particulier dans le Sud et l'Ouest¹.

À leur arrivée au Borno, les Sefuwa semblent avoir cherché avant tout à bâtir une économie régionale forte, capable de soutenir un système politique

* Je tiens à remercier le professeur Philip Shea et John Lavers des commentaires et suggestions utiles qu'ils ont faits après avoir lu la première rédaction de ce chapitre.

1. Voir à ce propos B. M. Barkindo, 1971

bien organisé dont ils auraient été l'élément dominant. Toutefois, au cours du siècle qui suivit leur implantation, ils se heurtèrent à de multiples difficultés mettant parfois en péril leur existence même: incessantes querelles intestines, crises dynastiques, attaques périodiques des Bulala et puissance excessive de certains dignitaires².

Le *mai* 'Alī Gaji et la fondation du Califat de Borno (vers 1465-1497)

L'avènement de 'Alī ibn Dunāma, plus connu sous le nom de 'Alī Gaji, mit un terme aux dissensions internes, ce qui lui permit d'affermir son pouvoir au sein de la branche de la dynastie régnante à laquelle il appartenait. Lorsque, vers 1471, les Bulala vinrent à nouveau razzier le Borno, 'Alī Gaji les affronta et les défit, sans chercher toutefois à tirer parti de cette victoire.

Aux environs de 1472, 'Alī Gaji fit construire la forteresse de Birnin Gazargamu au confluent du Yobe et du Gana³. Elle devint la capitale des Sefuwa et le resta aussi longtemps qu'ils dominèrent le Borno. D'autres établissements fortifiés ont probablement été fondés à la même époque en plusieurs autres endroits⁴.

'Alī Gaji est considéré comme un rénovateur de l'islam qui tenta d'éliminer, du moins au sein du groupe dirigeant, les tendances syncrétistes de plus en plus affirmées des Sefuwa. Il s'efforça également de mettre sur pied un authentique État islamique. Conformément à la tradition instaurée par ses prédécesseurs et en accord avec la ferveur islamique de son époque, il s'entoura de *'ulamā'* (lettrés musulmans) auprès desquels il prenait conseil avant toute décision importante. Citons, parmi ces conseillers, Aḥmad b. 'Abd al-Kuwwata, qui fut son *kāḍī al-kabīr* (juge suprême), et Masbarma 'Umar b. 'Uthmān, *wazīr* et premier *imām* du royaume⁵.

De nombreux dignitaires jouissant d'un pouvoir excessif, en particulier le *kaigama* et le *yerima* qui, en période de crise, faisaient et défaisaient les *mai* à leur gré, perdirent une partie de leurs prérogatives⁶. C'est peut-être de l'époque de 'Alī Gaji que date l'organisation du harem royal, avec les quatre épouses et un certain nombre de concubines titrées⁷. La charge du *chiroma* (héritier présomptif) remonte peut-être aussi à cette époque.

Au cours de son pèlerinage à La Mecque, vers 1484, 'Alī Gaji aurait été investi du titre de *khalīfa* du Takrūr par le prétendant abbaside 'Abd al-'Azīs

2. *Ibid.*

3. *Brief Dīwān.*

4. Le panégyrique de 'Alī Gaji le présente comme «celui qui détient les hautes cités et les longues lames».

5. H. R. Palmer, 1936, p. 21-22 et 23-28.

6. H. Barth, 1965, vol. II, p. 589.

7. H. R. Palmer, 1967, p. 158.

b. Ya'kūb⁸. Dès lors, les souverains du Borno se proclamèrent *khalīfa*, titre que leur reconnurent finalement de nombreux lettrés et dirigeants du *Bilād al-Sūdān*⁹.

Les facteurs propices ou défavorables à l'expansion du Califat de Borno (1497-1564)

La politique de 'Alī Gaji fut poursuivie par son fils et successeur Idrīs b. 'Alī (vers 1497-1519), connu sous le nom de Katakarmabe, qui en consolida les acquis et tenta d'agrandir le royaume. Pendant une bonne moitié de siècle, toutefois, Katakarmabe et ses successeurs durent parer à de multiples menaces qui les détournèrent des objectifs qu'ils s'étaient fixés.

Le premier problème auquel se heurtèrent les Sefuwa fut la reprise, à la mort de 'Alī Gaji, des attaques des Bulala, apparemment décidés à contre-carrer les changements économiques et politiques survenant au Borno¹⁰. Dès son accession au pouvoir, Katakarmabe dut faire face à une de leurs offensives. Non seulement il parvint à leur infliger une défaite, mais il rentra en vainqueur à Ndjīmī, l'ancienne capitale sefuwa, qui ne fut toutefois jamais réoccupée. Après avoir conclu un accord avec les Bulala, Idrīs regagna le Borno, mais la trêve fut de courte durée car les hostilités reprirent par intermittence et elles se poursuivirent jusque sous le règne d'Idrīs Alawoma (1564-1596).

Les *mai* sefuwa durent faire face à une autre difficulté : l'avènement, à cette époque, de nombreux États dans le bassin du Tchad et dans d'autres parties du Soudan qui les obligea à changer ou à modifier leurs objectifs pour régler leurs problèmes avec chacun d'entre eux.

Au début du XVI^e siècle, le bassin du Tchad abritait une constellation de jeunes et petits royaumes établis le long des frontières méridionales du Borno — Baguirmi, Mandara, États de Kotoko, Bolewa du nord de Daniski, Yamta et Margi notamment¹¹. Les dangers de cette situation n'échappèrent pas aux *mai*. Certains de ces États furent attaqués et contraints de reconnaître, sous une forme ou une autre, l'hégémonie des Sefuwa. Dans l'ensemble, toutefois, ceux-ci tentèrent de nouer des relations pacifiques avec nombre de ces États naissants. Très tôt, tous ceux que nous avons cités coopérèrent avec les Sefuwa. Les *mai* cherchaient sans aucun doute à se servir de ces jeunes principautés pour mettre sur pied une économie régionale, car ils les encouragèrent à développer l'économie locale dans leurs zones respectives et à établir des relations commerciales régulières avec le Borno. À la faveur de cette association, les jeunes principautés adoptèrent de nombreux traits culturels du Borno, ce qui a pu favoriser leur essor¹².

8. *Brief Dīwān*, p. 5-9.

9. J. E. Lavers, 1971, p. 32.

10. B. M. Barkindo, 1971.

11. Pour plus de détails, voir B. M. Barkindo, 1980, p. 204-241.

12. *Ibid.*

De nombreux États firent également leur apparition à la même époque en pays Hawsa. Katsina et Kano devinrent bientôt les villes terminus de la piste transsaharienne ainsi que des entrepôts sur la route Ouest-Est par laquelle l'or et la noix de kola en provenance du pays des Akan étaient transportés jusqu'au Borno¹³. Plus au nord, la route transsaharienne fut légèrement déviée lorsque Agadès se développa et supplanta Takedda comme entrepôt.

Le Borno dut se trouver dans l'obligation de réagir face à ces changements. La nouvelle route commerciale qui le liait au pays Hawsa devint bientôt peu sûre pour les voyageurs en raison des razzias des Ngizim et des Bedde ainsi que des Bulala. Des efforts considérables furent sans doute faits pour tenter de la protéger, mais il fallut attendre l'avènement d'Idrīs Alawoma pour que ce problème commençât à trouver une solution. L'insécurité sur la route commerciale et la lutte pour le contrôle des nouveaux établissements qui ne tardèrent pas à s'implanter le long de la route ont probablement alimenté les conflits qui opposèrent le *mai* Idrīs Katakarmabe à deux souverains du Kano, 'Abdullāhī (vers 1499-1509) et Muḥammad Kisoki (vers 1509-1564)¹⁴.

Le Borno fut sans doute également contraint de s'adapter au nouveau tracé de la route transsaharienne. Non seulement il entretenait avec Takedda des relations de longue date, mais il devait souhaiter contrôler le nouvel entrepôt d'Agadès. L'entreprise devenait d'autant plus urgente qu'à la même époque, le Songhay parvenait lui aussi au faîte de sa puissance et qu'en 1501 et en 1515, l'*askiya* Muḥammad (vers 1493-1528) avait lancé des expéditions militaires contre Agadès avec l'intention d'amener cette région dans la sphère d'influence de l'Empire¹⁵. Les détails de ces luttes sont mal connus : aux environs de 1532, le Borno aurait entrepris une campagne militaire et conquis la ville¹⁶. Toutefois, l'essor du Kebbi sous Muḥammadu Kanta (vers 1516-1554) réduisit à néant les efforts du Songhay comme ceux du Borno. Agadès resta une source de préoccupation pour les *mai* sefuwa pendant presque toute la période où ils furent au pouvoir.

Entre approximativement 1480 et 1520, le *Bilād al-Sūdān* connut une période d'intense islamisation. À l'est, le Sultanat fundj, qui avait été fondé vers 1504, se convertit bientôt à l'islam. À l'ouest, de nombreux lettrés venus du Mali, d'Afrique du Nord, d'Égypte et des oasis sahariennes se rendirent en pays Hawsa et contribuèrent à l'islamiser. Plus à l'ouest, l'Empire songhay atteignit son apogée sous l'*askiya* Muḥammad, dont le règne fut marqué par une poussée de ferveur musulmane dans cette région. Il est intéressant de noter qu'au cours de son pèlerinage à La Mecque (vers 1496-1498), ce souverain obtint d'être investi du titre de calife du Takrūr¹⁷, exactement comme, dix ans plus tôt, le *mai* 'Alī Gaji.

13. H. R. Palmer, 1967, p. 109; P. E. Lovejoy, 1978, p. 185-186; Y. B. Usman, 1981, p. 16.

14. H. R. Palmer, 1967, p. 113.

15. J. O. Hunwick, 1971, p. 221.

16. *Ibid.*

17. J. O. Hunwick, 1962. L'*askiya* cherchait sans doute à renforcer sa position au sein de l'Empire et à défier le Borno, seule autre grande puissance de la région.

La ferveur islamique qui caractérisait cette période offrit des possibilités nouvelles aux *mai* du Borno. Les souverains sefuwa étaient musulmans depuis le XI^e siècle; ‘Alī Gaji avait été investi de la dignité de calife une dizaine d’années avant l’*askiya* qui fut le seul, semble-t-il, à contester ouvertement son titre; enfin, les dirigeants du Borno s’entouraient traditionnellement de ‘*ulamā*’ respectés: tous ces éléments contribuèrent à donner aux *mai* un avantage sur les autres souverains. La chronique rédigée par Masbarma ‘Umar b. ‘Uthmān pour Idrīs Katakarmabe et celle de l’*imām* Aḥmad b. Farṭūwa, consacrée plus tard au règne d’Idrīs Alawoma, apparaissent comme des tentatives pour légitimer les prétentions des *mai* au titre de calife. Le déclin et la chute de l’Empire songhay à la fin du XVI^e siècle leur permirent d’obtenir finalement cette primauté.

Le Borno devint également un grand centre intellectuel fréquenté par des lettrés du *Bilād al-Sūdān* et d’autres parties du monde musulman¹⁸. La reconnaissance par de nombreux ‘*ulamā*’ des prétentions des *mai* du Borno contribua grandement à asseoir l’influence culturelle du Borno dans une grande partie de ces États. En pays Hawsa, cette évolution fut sans doute pour beaucoup dans l’instauration d’un tribut (*gaisuwa* ou *tsare* en hawsa) versé régulièrement par les dirigeants musulmans de cette région au calife du Borno¹⁹.

C’est à compter du règne d’Idrīs Katakarmabe que des documents commencent à faire état de relations diplomatiques et commerciales entre les Sefuwa et les différents pouvoirs du littoral nord-africain. Vers 1512, Idrīs envoya une mission diplomatique et commerciale aux Espagnols, qui venaient d’occuper Tripoli, afin de renouer des liens commerciaux avec cette région. Ces relations furent maintenues par ses successeurs, quels qu’aient été les détenteurs du pouvoir en Tripolitaine²⁰. Lorsque les Ottomans furent établis au Maghreb, Dunāma b. Muḥammad leur envoya, vers 1555-1556, une ambassade qui conclut avec Tighūrt Paṣḥa un traité «d’amitié et de commerce», renouvelé par leurs successeurs respectifs²¹. Des liens solides furent probablement aussi noués avec l’Égypte car, outre que celle-ci se trouvait sur la route du pèlerinage à La Mecque, il semble qu’elle entretenait également avec le Borno des relations commerciales²², encore que nous ne disposions sur ce point que d’indications fragmentaires.

Les descendants d’Idrīs Katakarmabe poursuivirent sa politique face aux incursions des Bulala et aux problèmes posés par l’apparition de nouveaux États. De plus, vers 1561, une guerre opposa le Kebbi au Borno pour le contrôle d’Agadès, conflit qui semble avoir tourné au désavantage du Borno.

18. J. E. Lavers, 1971.

19. H. R. Palmer, 1967, p. 9-10 et 83; A. Hassan et A. S. Naibi, 1952.

20. D. Girard, *L’histoire chronologique du royaume de Tripoli*, Bibliothèque nationale, Paris, ms français (ancien fonds) 12219, 12220.

21. *Ibid.*

22. J. E. Lavers, 1982.

La mise en place d'une économie régionale forte et d'un système politique centralisé. L'essor des Kanuri (vers 1564-1677)

La plupart des spécialistes s'accordent à situer l'apogée du Borno sous le règne d'Idrīs b. 'Alī (1564-1596), appelé après sa mort Alawoma, dont les douze premières années au pouvoir sont relatées dans le panégyrique que lui consacra son *imām*, Aḥmad ibn Furṭūwa²³. En politique intérieure, il était considéré comme un innovateur sur le plan militaire et administratif en même temps qu'un propagateur de l'islam, tandis qu'en politique extérieure, il apparaissait comme un aussi fin diplomate que les principaux souverains musulmans de l'époque.

Son principal objectif, lorsqu'il accéda au pouvoir, sembla être de réaliser le rêve de ses ancêtres : doter son pays d'un système économique et politique puissant. Il fut le premier *mai* qui tenta de prendre bien en main l'ensemble de la province métropolitaine. La cavalerie, pièce maîtresse de son armée, fut réorganisée. Celle-ci comptait également un corps de mousquetaires turcs, dont déjà ses prédécesseurs avaient renforcé les effectifs. Des embarcations de dimensions accrues furent apparemment construites pour franchir plus facilement les cours d'eau. Ce fut fort d'une telle armée qu'Idrīs se lança dans de nouvelles conquêtes.

La plupart des groupes hostiles que le *mai* ne put soumettre ni par la persuasion ni par la contrainte furent attaqués sans répit jusqu'à leur reddition. Ce fut le cas, notamment, des Ngafata, des Talata, des Dugurti, des Maya, des Ngizim et des Bedde. Certains, comme les Mukhulum, qui se soumirent après avoir été battus, durent s'engager à verser un tribut en blé pour conserver leurs foyers²⁴. D'autres comme les Ngafata, les Talata et les Dugurti, considérés comme irréductibles, furent expulsés hors de la métropole²⁵.

Pour les remplacer, d'autres groupes, originaires, comme on le verra, pour la plupart du Kānem, vinrent s'installer au Borno. Et de fait, la vaste modification démographique qu'Idrīs Alawoma provoqua ainsi dans la métropole fut l'une de ses contributions majeures à l'histoire du Borno. Cette méthode, ainsi que les nombreux mariages mixtes avec des femmes esclaves capturées pendant les hostilités ou échangées avec des États satellites comme le Mandara et le Baguirmi contribuèrent pour une part non négligeable à l'essor et à la propagation du groupe kanuri dans la métropole.

Dans le sud du pays, un certain nombre de *ribāt* (avant-postes fortifiés) furent construits pour contenir les assauts de groupes insoumis, tels les Gamergu, et le Borno conclut avec les souverains des États satellites des accords solennels portant sur l'organisation conjointe d'expéditions militaires contre ces éléments rebelles²⁶.

23. A. ibn Furṭūwa, 1862.

24. *Ibid.*, p. 238.

25. *Ibid.*, p. 219. Les Dugurti émigrèrent au Kānem.

26. B. M. Barkindo, 1980, chap. 5.

Le règlement définitif des problèmes posés par le Kānem

Après la pacification et l'intégration de la majeure partie de la métropole, Idrīs Alawoma porta son attention vers le Kānem pour mettre fin une fois pour toutes à la menace que celui-ci faisait planer sur le Borno. Il se fixa, semble-t-il, trois objectifs : l'anéantissement total de la force militaire et du pouvoir politique des Bulala, la destruction aussi complète que possible des structures économiques de l'État du Kānem et le transfert au Borno du maximum de communautés.

Alawoma dirigea plusieurs expéditions au Kānem, où il battit les Bulala et les poursuivit sans relâche²⁷. Il attaqua tout aussi impitoyablement d'autres groupes comme les Kananiya, qui soutenaient les Bulala, n'ayant de cesse qu'il les eût affaiblis²⁸. Au cours d'une de ces expéditions, trois des vallées les plus fertiles du Kānem furent dévastées, certaines de leurs villes les plus importantes, dont Ikima, Aghafi et Ago, furent détruites et leur population vint s'installer au Borno²⁹.

Les Tubu, les Koyam, les Kulu et les Arabes *shuwa* (choa) faisaient partie de ces groupes originaires du Kānem et contraints de s'établir au Borno. Les deux derniers groupes, qui possédaient du bétail, furent disséminés le long de la rive méridionale du lac Tchad ainsi que sur les territoires situés à l'ouest de la métropole³⁰. Les Tubu et les Koyam furent incités à se lancer dans le commerce tant au Borno même qu'avec les régions voisines du pays Hawsa et du Fombina³¹. Quant aux Koyam, qui étaient des chameliers, ils allaient en partie servir dans la chamellerie créée comme unité de transport de l'armée³². De nombreux groupes furent également installés dans la région située au nord du lac, par où les Bulala avaient l'habitude de passer pour attaquer le Borno. D'autres, en particulier les Tubu, furent établis aux limites du désert, à la fois pour des raisons stratégiques et pour participer à la production et à la vente du sel de Bilma et de Muniyo. Il y eut certainement d'autres groupes, eux aussi employés à des fins économiques ou militaires, sur lesquels nous ne possédons encore aucune information.

Dans les vingt dernières années du XVI^e siècle, Idrīs Alawoma avait déjà atteint la plupart des objectifs qu'il s'était fixés et le Kānem fut partagé d'un commun accord entre le Borno et les Bulala, lesquels acceptèrent une tutelle assez souple du Borno³³.

27. H. R. Palmer (1967, p. 14) suggère que ces expéditions auraient eu lieu vers 1571-1575.

28. *Ibid.*, p. 64-66.

29. *Ibid.*, p. 49.

30. En ce qui concerne les Kulu, *ibid.*, p. 49. En ce qui concerne les *Shuwa*, voir J. C. Zeltner, 1979, p. 22.

31. H. Barth, 1965, vol. II, p. 31; G. Nachtigal, 1881, vol. II, p. 148; B. M. Barkindo, 1980, p. 164 et 286-290.

32. H. R. Palmer, 1967, p. 55.

33. J. E. Lavers, 1980, p. 199.

Les réformes intérieures

C'est vraisemblablement vers 1571 qu'Idrīs Alawoma fit le pèlerinage de La Mecque³⁴. À son retour, il tenta d'introduire un certain nombre de réformes visant à aligner son pays sur les autres États islamiques. Sur le plan politique, il s'efforça, apparemment sans succès, de séparer le pouvoir judiciaire du pouvoir exécutif³⁵. Il semble toutefois être parvenu à instituer une cour d'appel ou « lettrés et imams débattaient devant l'émir 'Alī des points litigieux de la loi et du dogme³⁶ ».

Le *mai* Idrīs aurait fait construire des mosquées en briques à la place des anciens édifices de roseaux. La cour attira un grand nombre de lettrés d'Afrique du Nord qui, d'ailleurs, lui conférèrent un caractère cosmopolite.

L'essor d'une puissante économie régionale

Les conquêtes d'Idrīs Alawoma, les changements démographiques qu'il provoqua et ses autres réformes aboutirent à créer une puissante économie régionale ayant pour base les 20 000 km² que représentait la métropole. Trois grands centres de commerce semblent avoir émergé, le premier tout à fait à l'est, le second à l'extrême opposé et le troisième à mi-chemin entre les deux premiers, autour de Birnin Gazargamu³⁷.

À l'est, les Buduma et les Kānembu³⁸ pêchaient de façon quasi industrielle sur les bords du lac Tchad, tandis que les riches pâturages attiraient un grand nombre d'éleveurs nomades kānembu, *shuwa* et fulbe³⁹. Les Kānembu et les Buduma sédentaires produisaient également du *kilbu* (natron) et du *manda* (sel)⁴⁰. L'accroissement démographique et le développement économique permirent l'essor rapide d'importants centres urbains dans la région, dont Munguno, Kauwa, Burwa et Ngurno.

L'extrémité occidentale du pays était également riche en vastes gisements de natron, exploités par les Manga et les Tubu⁴¹, alors qu'au sud, d'importantes communautés d'agriculteurs, tels les Ngizim et les Bedde, se regroupaient. Par suite de la politique menée par Idrīs Alawoma et ses successeurs directs, la population immigrée de cette zone fut plus hétérogène que celle de la région orientale. Une grande partie des centres urbains qui s'y créèrent alors — Nguru Ngilewa, Mashina Kabshari et Maja Kawuri — eurent de ce fait un caractère cosmopolite plus accusé que les villes de l'Est.

34. H. Barth (1965, p. 596) pense que le pèlerinage d'Idrīs aurait eu lieu dans la neuvième année de son règne, soit en 1571, ce qui cadre avec la date donnée par H. R. Palmer pour le début des expéditions au Kānem (voir note 27). Ces dates corroborent la chronologie de D. Lange (1977) que nous suivons ici.

35. J. E. Lavers, 1971, p. 37.

36. H. R. Palmers, 1936, p. 33-36. Elsami devait, 170 ans plus tard, lui donner le nom de *burguram*; voir S. W. Koelle, 1968, p. 276.

37. M. N. Alkali, 1983, p. 64-69.

38. P. M. Redmond, dans M. Adamu (dir. publ.) s. d.c.

39. M. N. Alkali, 1978, p. 158.

40. P. E. Lovejoy, dans M. Adamu (dir. publ.) s. d.c.

41. *Ibid.*

Birnin Gazargamu et ses environs formaient le troisième grand centre d'activités. Situé sur la route commerciale qui traversait le pays d'est en ouest, il jouissait d'un accès direct et aisé aux deux autres régions. Deux voies navigables, le Yobe et le Gana, servaient en particulier au transport du poisson et le bétail était acheminé d'est en ouest le long de leurs rives. Birnin Gazargamu se trouvait, de plus, au terminus de la piste caravanière Borno-Kawar-Tripoli ainsi que de la principale route reliant la région au pays Hawsa. Aussi la ville était-elle le véritable centre nerveux de l'économie du pays et son vaste marché accueillait un grand nombre de négociants étrangers⁴². La vallée fertile (grâce à des travaux d'irrigation) du Yobe abritait un grand nombre de Kanuri, groupe en pleine expansion qui s'était établi à Birnin Gazargamu et dans bien d'autres centres urbains. Sous le règne d'Idrīs Alawoma, les Kanuri commencèrent à essaimer, atteignant et dépassant les rives du Gana au sud et du Garu Kime au nord.

Le Borno chercha également à renforcer le contrôle qu'il exerçait sur les États satellites. C'est ainsi qu'il obtint du Mandara la fourniture régulière de fer et d'esclaves, tandis que le Kotoko et le Baguirmi l'approvisionnèrent en peaux de bêtes, en ivoire et en esclaves.

L'apparition des industries de base entraîna le développement d'activités auxiliaires comme la poterie, le tissage, le travail du cuir, la teinturerie et les transports⁴³.

Le commerce du natron et du sel s'étendit jusqu'à la côte atlantique, le pays Hawsa, le bassin de la Volta et, vers le nord, jusqu'à Azbin et Adrar. Le poisson séché était l'un des principaux produits entrant dans les échanges à l'intérieur de la métropole et avec le Mandara, le pays Hawsa et les oasis sahariennes. Esclaves, eunuques, peaux, ivoire, parfums, cuirs et or étaient parmi les marchandises acheminées à travers le Sahara jusqu'en Afrique du Nord et en Égypte, d'où étaient envoyés en échange chevaux, harnais, armures, cuivre, bronze et divers produits expédiés d'Europe et d'Afrique du Nord pour être redistribués au Borno ainsi que dans d'autres parties du *Bilād al-Sūdān*.

À partir du règne d'Idrīs, les Sefuwa encouragèrent, semble-t-il, différentes ethnies vivant sur le pourtour du bassin du Tchad à se lancer dans des activités commerciales. Nous avons vu ce qu'il en était des Tubu et des Koyam. Les Kotoko et les Mandara semblent s'être rendus à Kano⁴⁴, des commerçants komboli du Baguirmi s'établirent dans la vallée de Zamfara⁴⁵, tandis que les Tubu s'installèrent à Zaria sous le *Kadella*⁴⁶. Fait remarquable, tous ces peuples étaient considérés comme originaires du Borno⁴⁷, dont ils

42. M. S. Ibn Ishāku, 1929, p. 544-547.

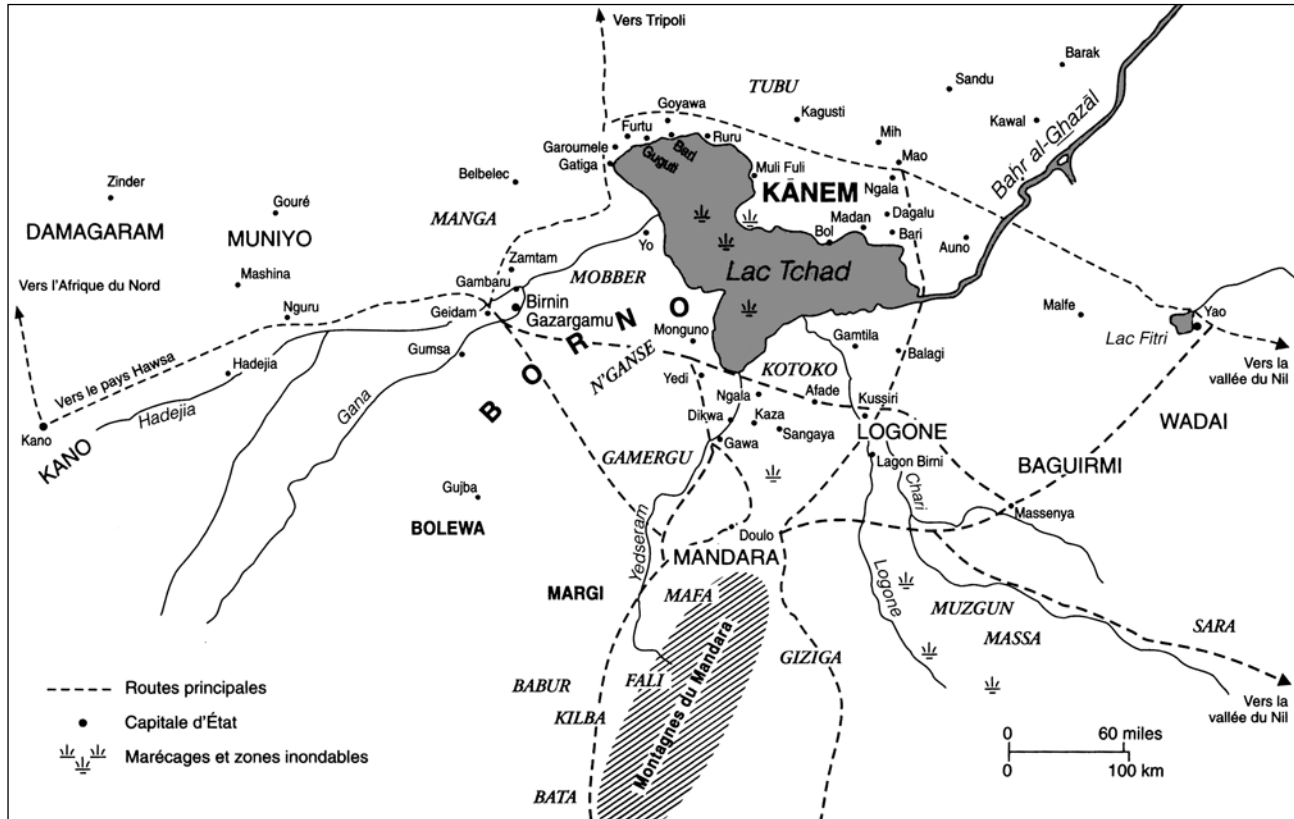
43. M. N. Alkali, 1978, p. 152.

44. Anonyme, 1967, p. 112-114.

45. P. E. Lovejoy, 1973*b*. *Komboli* est la forme kanuri du mot baguirmi *umboli* signifiant commerçant.

46. A. Smith, 1970, p. 88-89. Au sujet du titre de *kadella* et de sa diffusion au Borno et dans les régions voisines, voir B.M. Barkindo, 1980, p.179

47. Anonyme, 1967, p. 112-114.



17.1. Le Borno, le Kānem et leurs voisins immédiats au XVIII^e siècle.

[Source : adaptation d'une carte dessinée par John F. Antwi, Département de géographie, Université Bayero, Kano, d'après B. M. Barkindo.]



17.2. Tisserand du Borno fabriquant des bandes de coton (*gabaga*) qui servaient à confectionner les vêtements.

[© A. von Duisburg, *Im Lande des Chegbu von Borno*, Berlin, D. Reimer Verlag, 1942.]

avaient sans doute contribué à diffuser la culture naissante en pays Hawsa et dans d'autres régions. Ce fut grâce à son économie régionale, au contrôle qu'il exerçait sur les échanges commerciaux et à sa position de chef de file de l'islam dans la région que le Borno put jouer un rôle prépondérant au *Bilād al-Sūdān* durant cette période.

Les *mai* n'intervinrent guère dans les activités commerciales proprement dites, se bornant à assurer la sécurité en protégeant les routes des maraudeurs, tels les Ngizim et les Touareg, et en concluant des accords avec les régimes au pouvoir au Sahara et en Afrique du Nord afin de garantir la libre circulation des marchandises entre les États comme entre les particuliers⁴⁸. Les dirigeants sefuwa semblent s'être davantage préoccupés de l'organisation des marchés, par souci d'encourager l'afflux des commerçants et, naturellement, pour en tirer des revenus. Dans la capitale et dans d'autres grands centres, les *wasili* (commerçants d'Afrique du Nord) étaient considérés comme les hôtes des autorités. Un *wasiliram* (quartier spécial) leur était réservé et le

48. J. E. Lavers, 1980, p. 206.

zanna arjindama (un dignitaire) veillait sur leurs intérêts⁴⁹. Dans les marchés, le *mala kasuube* contrôlait les opérations en s'efforçant de vérifier l'équité et l'honnêteté des transactions les plus importantes. Chaque corps de métier, chaque branche de l'artisanat nommait à sa tête un représentant reconnu par les autorités qui aidait le *mala kasuube* à administrer le marché et à percevoir les taxes.

Les relations diplomatiques d'Idrīs Alawoma avec les sultans de Turquie et du Maroc

La découverte de certains documents a attiré l'attention de plusieurs spécialistes⁵⁰ sur les relations diplomatiques qu'Idrīs Alawoma a entretenues avec les Ottomans et les Saadiens. Notre intelligence de ces relations reste toutefois limitée: nous ne disposons, en effet, que de documents unilatéraux, puisqu'ils portent, pour l'essentiel, sur les réponses aux lettres envoyées par Idrīs. L'hypothèse généralement avancée selon laquelle le grand objectif d'Idrīs était de se procurer des armes pour poursuivre ses guerres n'apparaît désormais plus fondée.

Le Borno, rappelons-le, avait noué des relations avec les Ottomans dès leur arrivée au Maghreb. De 1549 environ, date à laquelle ils s'emparèrent du Fezzān, jusque vers 1570, ces relations furent apparemment cordiales. Les choses changèrent vers 1571, lorsque les autorités ottomanes portèrent brusquement le tribut annuel du Fezzān de 1 140 à 3 000 *mithkal* d'or⁵¹. Cette décision autoritaire coïncida avec une période de famine et une bonne partie de la population dut émigrer en pays Hawsa et au Borno. Les autorités ottomanes du Fezzān obligèrent ceux qui étaient restés, dont beaucoup étaient des vieillards, à combler la différence. Ils lancèrent des expéditions contre bon nombre de forteresses des oasis sahariennes sous le prétexte de rattraper ceux qui se soustrayaient à l'impôt, mais il s'agissait en fait de pure maraude. Même les pèlerins ordinaires en provenance du pays Hawsa et du Borno furent retenus et soumis à l'impôt, et s'ils mouraient durant le voyage, leurs biens étaient confisqués⁵².

Ce fut vraisemblablement au cours de cette période qu'Idrīs fit le pèlerinage de La Mecque et put ainsi se rendre compte par lui-même de la situation. Il se rendit alors, très certainement, au Kawār pour recevoir la soumission et les doléances du peuple de Jado, autre victime, sans doute, des Ottomans⁵³.

L'intérêt que le Fezzān présentait pour le Borno⁵⁴ et la nécessité d'une route sûre, aussi bien pour les pèlerinages que pour le commerce, furent

49. M. N. Alkali, 1983, p. 72.

50. Voir, par exemple, B. G. Martin, 1972 et M. A. al-Hajj, 1983.

51. C. Orhanlu, 1969. Je suis reconnaissant à John Lavers de m'avoir fourni la traduction en anglais de ce document.

52. *Ibid.*

53. A. ibn Furūwa, 1862, p. 203.

54. Sur les intérêts du Borno au Fezzān, voir B. G. Martin, 1969; J. E. Lavers, dans M. Adamu (dir. publ.) s. d.b.

sans doute les motifs qui poussèrent Idrīs à envoyer, vers 1574 à Istanbul, une ambassade de six membres chargées de trois requêtes précises : garantie de la sécurité de la personne et des biens de tous les voyageurs en provenance du Borno qui traversaient le territoire ottoman ; bonne gestion ou, à défaut, cession au Borno de toutes les forteresses récemment acquises au sud du Fezzān, y compris Guran ; coopération des deux puissances contre les agissements des Touareg et de tout autre peuple qui chercherait à troubler la paix dans le secteur. Il ne fut apparemment fait ni demande ni mention d'armes⁵⁵.

Dans sa réponse, en date du 5 mai 1577, le sultan Murād III accéda à toutes ces demandes, à l'exception de la cession de la forteresse de Guran qu'il promit néanmoins de bien gérer à l'avenir⁵⁶. Des missives furent expédiées aux gouverneurs généraux de Tripolitaine et d'Égypte, ainsi qu'à l'administrateur du district du Fezzān, les informant des demandes d'Idrīs et leur donnant l'ordre de s'y plier⁵⁷. À la suite de cette ambassade, les relations commerciales et diplomatiques se poursuivirent entre les deux puissances sous le signe de l'entente cordiale et de l'avantage mutuel.

Quant à l'ambassade envoyée vers 1583 par Idrīs au sultan al-Manṣūr du Maroc, elle n'avait peut-être pas non plus pour seul objectif de lui demander des armes, comme on a pu l'affirmer.

La victoire du Maroc à Kaṣr al-Kabīr (Ksar al-Kébir) en 1578 fut généralement saluée comme une victoire idéologique de l'islam sur la chrétienté⁵⁸. Non seulement le Borno mais aussi les principales puissances musulmanes — Alger, les Ottomans et le Songhay — envoyèrent des délégations pour féliciter le Sultan du Maroc⁵⁹. Au-delà de cette démarche diplomatique normale, Idrīs devait aussi s'inquiéter des projets d'expédition commune des Ottomans et des Saadiens visant les oasis sahariennes, voire le Soudan⁶⁰. Avec un sens très poussé de la diplomatie, il chercha apparemment à y faire échec en proposant, à la place, une intervention commune du Borno et du Maroc dans cette même région qui, à cette époque, était redevenue assez peu sûre. D'après des sources marocaines, cette ambassade aboutit à l'acceptation des requêtes du Borno qui, en contrepartie, devait reconnaître al-Manṣūr comme le calife de l'époque⁶¹.

Contrairement à l'opinion de certains auteurs, les négociations ont probablement été extrêmement satisfaisantes pour les deux parties. Pour le Maroc, faire reconnaître son califat par l'une des grandes puissances du Soudan constituait une victoire idéologique et renforçait sa position à l'égard

55. On trouvera une reproduction du projet de réponse de Murād à Idrīs dans C. Orhanlu, 1969 et dans M. A. al-Hajj, 1983.

56. C. Orhanlu, 1969.

57. *Ibid.*

58. D. Yahya, 1981, p. 105.

59. *Ibid.*

60. *Ibid.*, p. 112. En 1581, les Ottomans proposèrent au Maroc d'engager une action commune « pour améliorer la situation ».

61. *Ibid.*, p. 150-151. Yahya recommande la prudence au sujet de l'acceptation par Idrīs du paiement du *bayʿa* à al-Manṣūr.

du Songhay⁶². Pour Idrīs, le prix à payer n'était pas trop lourd s'il éliminait le danger d'une action commune — réelle ou supposée — du Maroc et des Turcs contre le Borno ou toute autre région où il avait des intérêts.

Les événements qui ont marqué les quinze dernières années du règne d'Idrīs Alawoma restent mal connus. Le *mai* s'est vraisemblablement employé à consolider ses réformes et ses innovations au Borno. Vers la fin de son règne, l'un de ses principaux sujets de préoccupation était sans doute l'essor rapide des États du Mandara et du Baguirmi. Non seulement le Mandara renonça à participer aux expéditions communes contre les Gamergu comme il s'y était engagé auprès d'Idrīs, mais il entreprit de favoriser la création de zones tampons entre ses frontières et le Borno. Idrīs se trouva forcé d'y mener plusieurs expéditions mais connut surtout des revers⁶³. Au Baguirmi, 'Abdullāh b. Lubetko (vers 1561-1602), qui pourtant dut probablement à l'assistance du Borno d'être monté sur le trône, commença à créer des difficultés. C'est alors qu'il venait de partir en campagne contre 'Abdullāh qu'Idrīs aurait été assassiné par un Gamergu.

Contrairement à l'opinion de certains auteurs, la mort d'Idrīs Alawoma n'a pas entraîné la chute de l'Empire du Borno. De fait, c'est plus probablement sous le règne de ses quatre successeurs directs (vers 1596-1677) que les conquêtes d'Idrīs furent consolidées et que l'appareil administratif de l'Empire prit sa forme définitive. C'est également cette époque qui vit les Kanuri s'affirmer enfin comme une ethnie dotée d'une culture propre.

La société et la culture kanuri

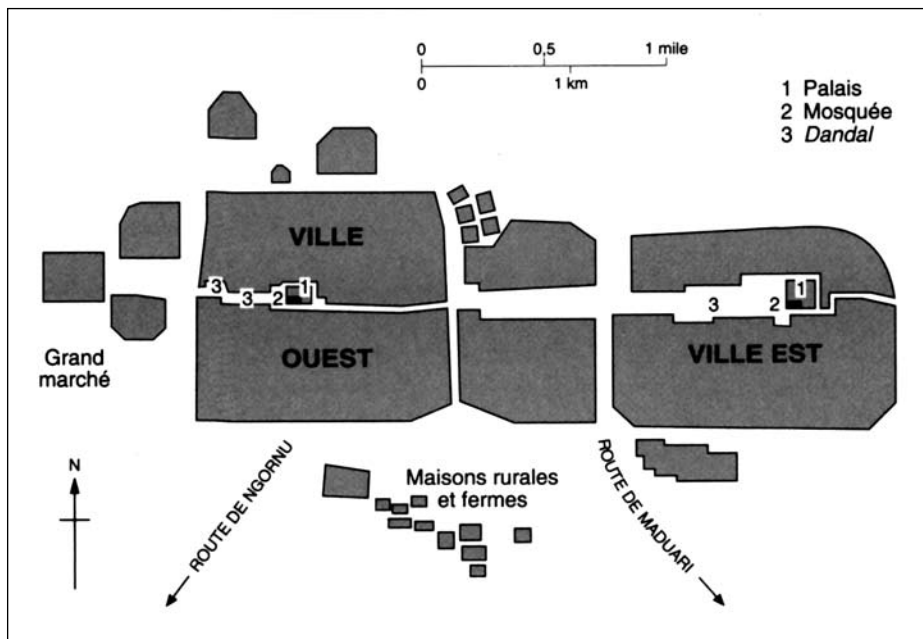
Le mot kanuri commença probablement à être employé au début du XVII^e siècle⁶⁴. Il désignait l'ethnie dominante du Borno, sur laquelle les *mai* sefuwa s'étaient appuyés pour bâtir leur pouvoir. Les Kanuri sont le produit du métissage des Magumi, venus du Kānem, et des autochtones de langue tchadienne du Borno, ainsi que de la fusion de leurs cultures respectives, processus qui, on l'a vu, s'accéléra sous l'impulsion de la politique d'Idrīs Alawoma. Le groupe se ramifia lui-même en de nombreux sous-groupes distincts, qu'il ne nous appartient pas d'explorer ici en détail. La culture kanuri formait la base de la civilisation du Borno, telle qu'elle fut diffusée au-delà des frontières de la métropole à la faveur des voyages entrepris par les Kanuri ou adoptée par d'autres groupes qui leur étaient politiquement ou économiquement soumis ou associés, ou qui furent islamisés par eux.

Les Kanuri vivaient pour la plupart dans des villages et leurs cases rondes, faites d'une charpente de bois ou de murs de terre surmontés d'un toit de paille conique, étaient regroupées en plusieurs enclos, souvent entourés de *sugedi* (claires). Dans les agglomérations plus importantes, cases et mos-

62. À l'époque, al-Manṣūr songeait déjà à envahir le Songhay, ce qu'il finit par faire en 1591.

63. B. M. Barkindo, 1980, chap. 5.

64. Il apparaît pour la première fois dans un poème satirique de Muḥammad al-Tahir b. Ibrāhīm al-Fallatī (mort en 1776), repris par M. Bello, s. d.



17.3. Plan de Kukawa, capitale du Borno au XIX^e siècle, construite suivant un plan doublant la forme traditionnelle des villes kanuri.
 [Source: d'après H. Barth, 1857, vol. II, p. 50-51. Adaptation faite avec l'aimable autorisation de Longman Group UK Ltd.]

quées étaient généralement construites en terre et les habitations des plus riches habituellement protégées par de hauts murs eux aussi en terre⁶⁵.

La plupart des villes et des villages kanuri avaient un plan en forme de U, au centre duquel courait le *dandal*, ou rue principale, orienté vers l'ouest et menant jusqu'au palais du gouverneur local, flanqué de la mosquée principale.

À Birnin Gazargamu et dans certaines grandes villes comme Nguru, Mashina et Gambaru, les habitations étaient en général rectangulaires avec d'épais murs de terre et un toit plat. Les palais royaux, notamment ceux de Birnin et de Gambaru, les grandes mosquées de ces deux villes et les résidences des plus hauts dignitaires, comme celles du *galadima* de Nguru et du *masinama* de Mashina, étaient entourés d'impressionnantes murailles de briques cuites⁶⁶ qui, de la deuxième moitié du XVI^e siècle jusqu'au début du XVIII^e siècle, restèrent, semble-t-il, l'un des traits les plus caractéristiques de la culture kanuri⁶⁷. L'usage a dû en être instauré à l'époque où les conquêtes

65. A. von Duisburg, 1942, p. 92-95.

66. A. D. H. Bivar et P. L. Shinnie, 1960.

67. H. R. Palmer (1936, p. 253) mentionne un palais construit en briques par Muḥammad b. Ḥamdūn (vers 1729-1744).

et l'insécurité rendaient nécessaires de telles fortifications. Birnin Gazargamu et toutes les villes de quelque importance étaient également encerclées d'un *garu* (rempart de terre) et d'un *belaga* (fossé) qui renforçaient leur système de défense.



17.4. Un mur du palais d'été du *mai* à Gambaru, construit vers 1570-1580.

[Source : H. R. Palmer, 1967. Avec l'aimable autorisation de la Royal Geographical Society, Londres.]

Les Kanuri se reconnaissent à leur langue et à leur apparence physique. Hommes et femmes portaient des marques verticales caractéristiques sur chaque joue. Les cheveux des jeunes filles étaient relevés en une *kela yasku* tandis que ceux des femmes mariées étaient coiffés en *jurungul* (couronne)⁶⁸

Les femmes mâchaient des noix de kola et se teignaient les dents avec la *gorongo* ou *fure* (fleur du tabac)⁶⁹, elles se coloraient les mains et les pieds au *nalle* (henné) et ornaient d'une perle de corail ou d'un clou de métal l'une de leurs narines. Elles portaient habituellement des *gimaje* (longues robes de coton teint), celles qui étaient d'un rang élevé se ceignaient la tête d'un *kalaram* (turban).

68. D. Denham, 1826, vol. II, note de la p. 144 ; G. Rohlfs, 1857, vol. II, p. 7 ; R. E. Ellison, 1936, p. 529 ; I. Imam, 1969, p. 514. Les coiffures ont changé plusieurs fois de style au Borno, aussi est-il difficile de déterminer ce qu'il en était aux époques les plus éloignées (Usman Geidam, Amina et Jakingi Mala, communication personnelle).

69. Le tabac fut introduit au Borno au XVII^e siècle. Cette coutume remonte donc probablement à cette époque.

Les hommes étaient vêtus de *tobe* (amples tuniques ouvertes en coton écri ou teint en bleu). Les membres des classes supérieures en avaient un grand nombre, taillées dans de coûteuses étoffes d'importation et, à la fin du XVIII^e siècle, ils arboraient d'énormes turbans incommodes, usage qui semble avoir été emprunté aux Ottomans du siècle précédent⁷⁰.

Les rites nuptiaux kanuri présentaient certains traits culturels spécifiques dont une analyse appropriée mettrait en lumière les nombreuses sources d'inspiration : rites islamiques, éléments de culture magumi et de différentes cultures pré-islamiques du Borno⁷¹. Le *nyia* (contrat de manage) se conformait au rite islamique, mais beaucoup des autres rituels qui le précédaient ou le suivaient trahissaient des influences multiples, tel le *kalimbo barata* au cours duquel les amies de la jeune mariée allaient couper dans la brousse des branches épineuses de *kalimbo* avec lesquelles le jeune époux et son témoin étaient censés être battus. Citons encore le *kalaba*, cérémonie finale du mariage, qui comportait une lecture du Coran et dont certains éléments semblent avoir repris des rites initiatiques pré-islamiques⁷².

La société kanuri était très hiérarchisée et formée de deux grandes classes elles-mêmes divisées en plusieurs sous-classes : la *kontuowa* (classe dirigeante ou noble) et le *tala'a* (les roturiers). Chaque classe et sous-classe se différençait par son langage, son costume, son habitat, son style architectural et son mobilier. La position sociale dépendait de l'appartenance à telle ou telle ethnie, des activités exercées, de la naissance, de l'âge et du lieu de résidence. Il était possible de s'élever dans la société en s'enrichissant, en nouant des liens avec la classe dirigeante ou en accédant à un métier prestigieux⁷³.

L'un des aspects les plus remarquables du système socio-politique kanuri est l'importance de cette hiérarchie entre les deux classes. En public, l'individu de rang inférieur devait toujours témoigner des marques de respect aux personnes de condition plus élevée. Il était en outre tenu de rendre des *nona* (visites de politesse) à son père social, qui pouvait le charger, à cette occasion, de n'importe quelle mission⁷⁴. En contrepartie, celui-ci veillait à la satisfaction de ses besoins essentiels et défendait ses intérêts dans la société. Selon Cohen, l'atout le plus précieux dont pouvait disposer un Kanuri sur le plan socio-économique et politique était peut-être d'avoir un grand nombre de personnes qui dépendaient de lui et qui lui étaient subordonnées⁷⁵.

L'islam constituait, rappelons-le, un des fondements de la culture kanuri. Profondément enraciné dans la vie quotidienne de l'homme ordinaire, il en imprégnait même les traditions populaires. De nombreux termes propres à

70. D. Denham, 1826, vol. I, illustration en face de la p. 230.

71. R. E. Ellison, 1936, p. 531-532; I. Imam, 1969, p. 515.

72. Le *kalimbo barate* et certains éléments du *kalaba* semblent avoir été empruntés par les Magumi au peuple que l'on appelle les Sao, qu'ils auraient trouvé à leur arrivée au Borno et avec lequel ils se seraient alors mêlés.

73. R. Cohen, 1970.

74. *Id.*, 1965, p. 363.

75. *Ibid.*, p. 364.

l'islam ont été assimilés par les Kanuri au point de perdre leur sens original. C'est ainsi que le mot *kasalla*, qui désignait toute opération de lavage et s'appliquait même aux animaux, était une forme dérivée de l'arabe *sallah*, qui signifie prières⁷⁶.

Le Borno était devenu, à cette époque, un centre intellectuel attirant de nombreux étudiants et lettrés du *Bilād al-Sūdān*, d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient. Il s'était spécialisé dans la pratique du *tafsīr* (commentaire du Coran) rédigé en kănembu⁷⁷. De fait, il semble que ce soit du XVII^e siècle que date l'usage d'écrire la langue du Borno en caractères arabes⁷⁸.

Deux types de lettrés coexistaient. Les premiers occupaient des fonctions religieuses officielles; les *imām*, les *ḳādī*, le *mainin kinendi* (conseiller religieux et juridique du *mai*), le *talba* (chef de la police et magistrat), le *khazin* (trésorier) et le *wazīr* étaient les grands '*ulamā'* qui aidaient le *mai* à gouverner selon les préceptes islamiques. Leurs charges étaient héréditaires et réservées à quelques grandes familles de lettrés. Ils étaient, semble-t-il, des érudits et, pour la plupart, des esprits pieux, mais le caractère institutionnel de leurs charges, en les associant au pouvoir temporel, les éloigna de plus en plus des lettrés indépendants de la cour, lesquels leur reprochèrent d'approuver les *bid'a* (innovations religieuses) et les *ada* (traditions nationales) par opportunisme politique⁷⁹.

Les lettrés les plus austères vivaient loin de la cour et des villes, dans des *malamti* (familles d'érudits) établies en zone rurale, où ils enseignaient et propageaient la religion. Tout au long de l'histoire des Sefuwa, la plupart de ces lettrés bénéficièrent du soutien et de la protection des *mai*, desquels beaucoup reçurent également des *mahram*⁸⁰. Ce fut cette classe de lettrés qui contribua à répandre l'islam dans les régions rurales de la métropole ainsi que dans les États voisins. Ce fut d'elle aussi, toutefois, que partit le premier mouvement de contestation contre le régime des Sefuwa.

Ajoutons que la plupart des *mai* s'efforcèrent d'accroître leur puissance non seulement en protégeant les '*ulamā'* mais encore en faisant étalage de leur piété et en devenant eux-mêmes des lettrés. Cette méthode, qui semblait notamment être destinée à renforcer les croyances pré-islamiques attribuant aux dirigeants des pouvoirs surnaturels⁸¹ — le détenteur du savoir était en effet réputé avoir accès à des forces occultes —, fut adoptée par les souverains de nombreux États voisins dont le système religieux et politique prenait modèle sur celui du Borno⁸².

76. S. W. Koelle, 1968, p. 114. Pour plus de détails, voir J. E. Lavers, 1971.

77. A. D. H. Bivar et P. L. Shinnie, 1960, p. 199-205.

78. *Ibid.*

79. M. Bello, s. d.

80. Les *mahram* sont des documents par lesquels le *mai* accordait des privilèges à certaines familles de lettrés et à quelques groupes de commerçants, et les exemptait de l'impôt et du service militaire. Les différents types de *mahram* sont décrits dans H. R. Palmer, 1936 et 1967.

81. C'est ainsi que 'Alī b. 'Umar était considéré comme un homme instruit, pieux et doté de pouvoirs miraculeux. Il accomplit le *ḥadjj* à cinq reprises et mourut près du Caire alors qu'il revenait de son cinquième pèlerinage.

82. Concernant par exemple le Mandara, voir B. M. Barkindo, 1979, p. 44.

L'organisation politique

Le *mai* était le chef de la maison royale, le chef suprême de l'État et le *larde kangema* (propriétaire nominal de l'ensemble des terres). Il symbolisait l'unité et la continuité de l'État. En tant qu'*amīr al-mu'minīn* (commandeur des croyants), il était le chef de tous les musulmans et le juge suprême pour tous les litiges, qu'ils aient relevé du droit public ou du droit privé⁸³.

Une grande partie des attributs sacrés des *mai* de l'époque pré-islamique, tels qu'ils ont été décrits de manière saisissante par al-Muhallabī au Xe siècle⁸⁴, semblaient avoir survécu à l'islamisation. Le *mai* continuait de vivre la plupart du temps en reclus, n'apparaissant en public que dans le *fanadir* (cage) et on ne pouvait s'adresser à lui directement⁸⁵. Les lettrés musulmans semblent avoir accentué à plusieurs égards l'aura sacrée du *mai*. C'est ainsi que l'auteur d'*Idara* proclama que Dieu « a fait de certains des rois et a parfait les qualités de ceux qui ont été choisis pour être rois [...] »⁸⁶.

Au XVI^e siècle, Ibn Furtūwa se fit l'écho des convictions professées par de nombreux musulmans dans le reste du monde lorsqu'il remarqua : « Le pays où règne un mauvais sultan est préférable à celui qui n'en a pas⁸⁷. »

Le *mai* était choisi parmi les *maina* (princes) dont le père était monté sur le trône, mais la succession ne se faisait pas toujours sans heurts. À l'opposition que manifestaient, à l'intérieur du pays, d'autres branches de la dynastie royale s'ajoutaient, à l'extérieur, les rébellions d'États vassalisés auxquels l'interrègne pouvait apparaître comme une période propice à un soulèvement. Aussi fut-il toujours nécessaire de désigner le nouveau *mai* dans les délais les plus brefs. Toutefois, l'institution du *chiroma* qui, nous l'avons vu, avait été créée aux premiers temps de la dynastie, ne semble pas avoir fonctionné correctement⁸⁸. En fait, depuis le *mai* Idrīs b. 'Alī (vers 1677-1696), sinon plus tôt, les *mai* ne montèrent apparemment sur le trône qu'après avoir éliminé les prétendants rivaux, pratique qui semble empruntée à la culture ottomane⁸⁹.

Les autres membres de la maison royale — les quatre épouses titrées du *mai*, dont la première portait le titre de *gumsu*, les concubines, ainsi que les princesses et les *mairam* (princesses), auxquels s'ajoutaient la *magira* (reine mère) et la *magram* (sœur officielle du roi) — étaient subordonnés au roi. La *gumsu* avait la charge d'administrer le palais. Quant à la *magira*, elle détenait le plus grand nombre de fiefs du royaume et avait le droit d'y accorder l'asile. La *magram* supervisait habituellement la préparation des repas du *mai*.

83. M. N. Alkali, 1985.

84. J. F. P. Hopkins et N. Levtzion, 1981, p. 171.

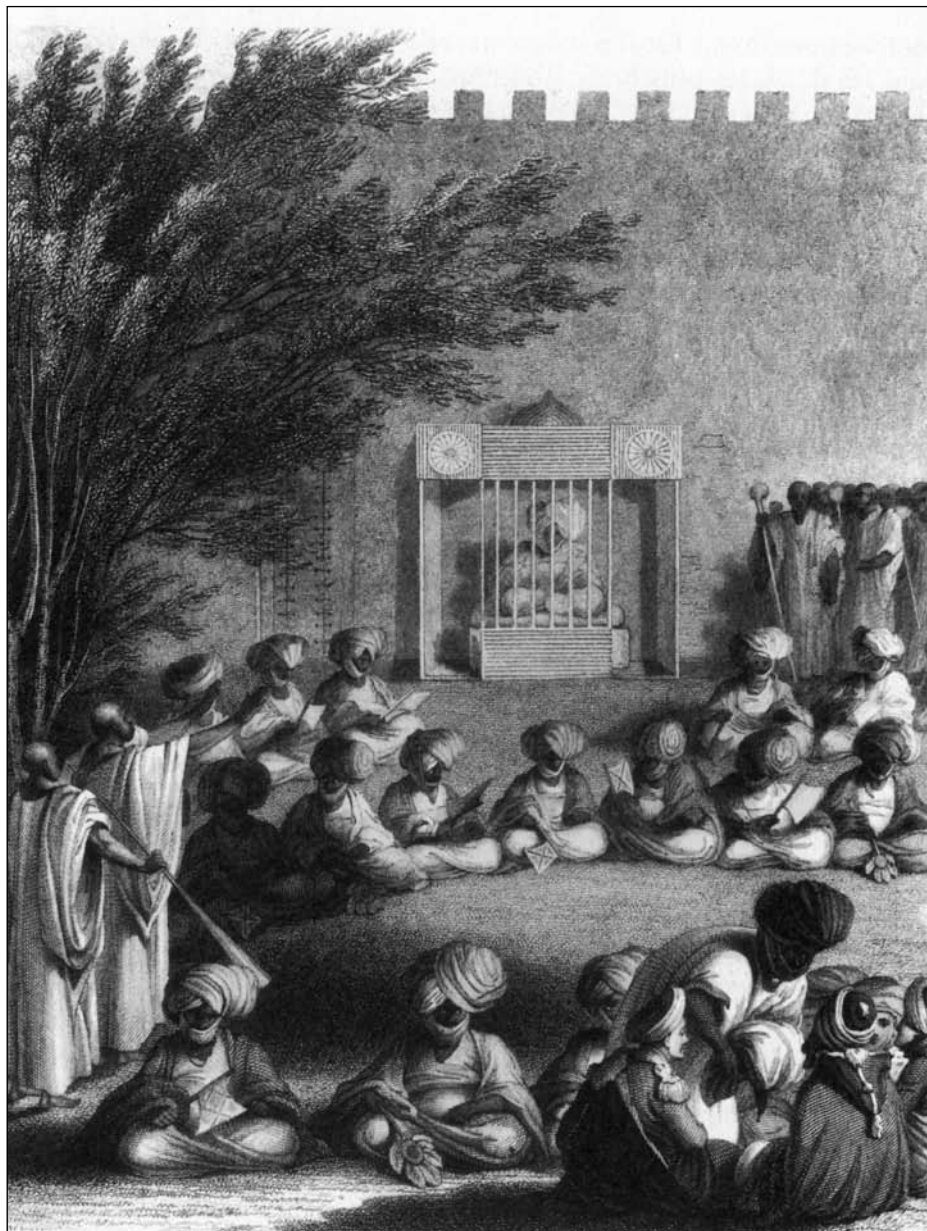
85. R. Cohen, 1970.

86. Muḥammadu Yanbu, dans J. F. A. Ajayi et B. Ikara, 1985.

87. A. ibn Furtūwa, 1862.

88. C'est ainsi que le *chiroma* d'Idrīs Alawoma lui-même, Biri, ne fut pas son successeur immédiat.

89. B. M. Barkindo, 1979, p. 41-42.



17.5. Réception de la mission Denham-Clapperton par le *mai* du Borno entre 1820 et 1830. [Source : D. Denham, 1826. © Royal Geographical Society, Londres.]

Les épouses royales étaient en général choisies dans les familles des principaux personnages de l'État⁹⁰, tandis que les princesses étaient données en mariage aux grands dignitaires religieux et à certains *torwe* (détenteurs de titres expressément désignés)⁹¹. Les princes résidaient, pour la plupart, hors du palais et leurs activités étaient strictement surveillées, mais certains recevaient des fiefs. Les plus importants d'entre eux étaient le *chiroma* (héritier présomptif) et le *yerima* (gouverneur des provinces du Nord) qui, étant toujours un *maidugu* (petit-fils d'un précédent *mai*), ne pouvait lui-même prétendre au trône.

Au sommet de l'appareil de l'État, le *majlis*, normalement présidé par le *mai*, se composait des principaux notables militaires et religieux du royaume, lesquels auraient été au nombre de douze, encore que ce chiffre varie selon les sources. La plupart des conseillers musulmans déjà mentionnés y siégeaient, ainsi que les principaux chefs militaires: le *yerima*, le *kaigama* et le *galadima*. D'autres sources y font également siéger des esclaves influents du *mai*, dont certains étaient des eunuques. La *noguna* (cour du *mai*), composée de tous les notables présents dans la capitale, se réunissait quotidiennement.

Les villes, villages et communautés ethniques se trouvaient regroupés en *chidi* (fiefs), dont les grands dignitaires de l'État étaient les *chima* (feudataires). Ils avaient la responsabilité de maintenir l'ordre sur leur domaine ainsi que d'y collecter les impôts et d'y lever des troupes pour l'armée. Tous, à l'exception du *galadima*, résidaient dans la capitale, déléguant leurs pouvoirs à leur *chima gana* (sous-vassal). Le *mai* pouvait confisquer, réduire ou redistribuer les fiefs selon son bon plaisir. Au niveau local, le peuple avait ses propres dirigeants, les *mbarma* ou *bulala*.

Durant la période étudiée, les Sefuwa tirèrent notamment leurs ressources du *zakāt* (aumônes), du *dibalram* (droits de péage routiers), des *kultingo* (tributs) ainsi que des butins de guerre. Toutes les personnes qui prenaient part à la collecte des impôts en prélevaient un certain montant pour eux-mêmes, et les grands feudataires s'en réservaient une bonne part, versant ce qui restait en tribut au *mai*. Toutefois, le souverain et ses vassaux étaient censés redistribuer l'essentiel de leurs revenus sous forme de cadeaux à leurs subordonnés qui, à leur tour, devaient agir de même.

L'âge d'or du Borno

C'est au XVII^e siècle, et non au siècle précédent comme le voulait la tradition, que l'on doit situer l'âge d'or du Borno. Les conquêtes d'Idrīs furent poursuivies et affermies tandis que de nouvelles réformes étaient élaborées pour faciliter l'administration d'un empire toujours plus vaste. C'est sous le règne de 'Umar b. Idrīs (vers 1619-1639) que furent institués le *galadima* de Nguru et l'*alifa* de Mao au Kānem, sorte de vassaux jouissant d'une relative

90. G. C. Lethem, 1919.

91. J. C. Petterson, 1920.

autonome et à qui était confiée la charge d'administrer respectivement les extrémités occidentales et orientales du territoire⁹². Des États tampons furent créés à Muniyo et Mashina (puis, au siècle suivant, à Gaskeru, Tunbi et Damagaram) aux limites du désert, afin de protéger la métropole des attaques des Touareg⁹³.

C'est durant cette période que 'Abd al-Karīm b. Jame (vers 1611-1655), qui avait étudié au Borno, fonda le Wadai, sans aucun doute avec la bénédiction du Borno. L'apparition de cet État contint en effet pour un certain temps l'expansionnisme du Baguirmi dans ce qui était considéré comme un territoire borno. À l'instar des autres États voisins, le Wadai se retrouva dans l'orbite politique, culturelle et commerciale du Borno⁹⁴.

Les relations diplomatiques et commerciales avec le littoral méditerranéen entrèrent alors dans une phase particulièrement dynamique. Les échanges commerciaux allaient prendre une telle ampleur que, vers 1636, Muḥammad Saḳizli (vers 1633-1649), le pacha de Tripoli, écrivit au *mai* 'Umar pour lui proposer que leurs deux pays en partageassent le monopole avec le Sultan du Fezzān⁹⁵ — projet qui, au bout de quelques années, se révéla irréalizable. Les relations avec l'Égypte devaient elles aussi être bonnes, du fait non seulement de l'existence d'échanges commerciaux mais encore de la situation de ce pays sur la route de La Mecque. C'est probablement à cette époque que de nouvelles cultures venues du bassin méditerranéen, et en particulier d'Égypte, comme le maïs, la tomate et la pastèque, furent introduites au Borno⁹⁶.

Au XVII^e siècle, en particulier sous le règne de 'Ali b. 'Umar (vers 1639-1677), le Borno devint la première puissance du *Bilād al-Sūdān*. Non seulement il fut un centre intellectuel et culturel, mais il détenait alors toutes les mines de sel facilement exploitables de Muniyo, de Bilma et autour du lac Tchad. Ses liens commerciaux étroits avec le littoral méditerranéen lui permirent de jouer un rôle prépondérant dans la redistribution des produits importés de cette région dans les États du Soudan central⁹⁷. Il jouissait, à l'intérieur de ses frontières, d'une économie locale florissante. Le *mai* était reconnu comme le chef incontesté des États islamiques de la région et le Borno était considéré comme le quatrième sultanat de l'islam⁹⁸. La majorité de ces États semblaient s'être inféodés de plein gré au calife pour bénéficier de sa *baraka* (bénédiction) et de sa protection, et pour obtenir les produits dont ils avaient besoin. C'est la remise en question de cet équilibre qui entraîna le déclin, puis la chute, des Sefuwa.

92. A. Benisheikh, 1983, p. 41; J. E. Lavers, 1980.

93. J. E. Lavers, 1980, p. 209.

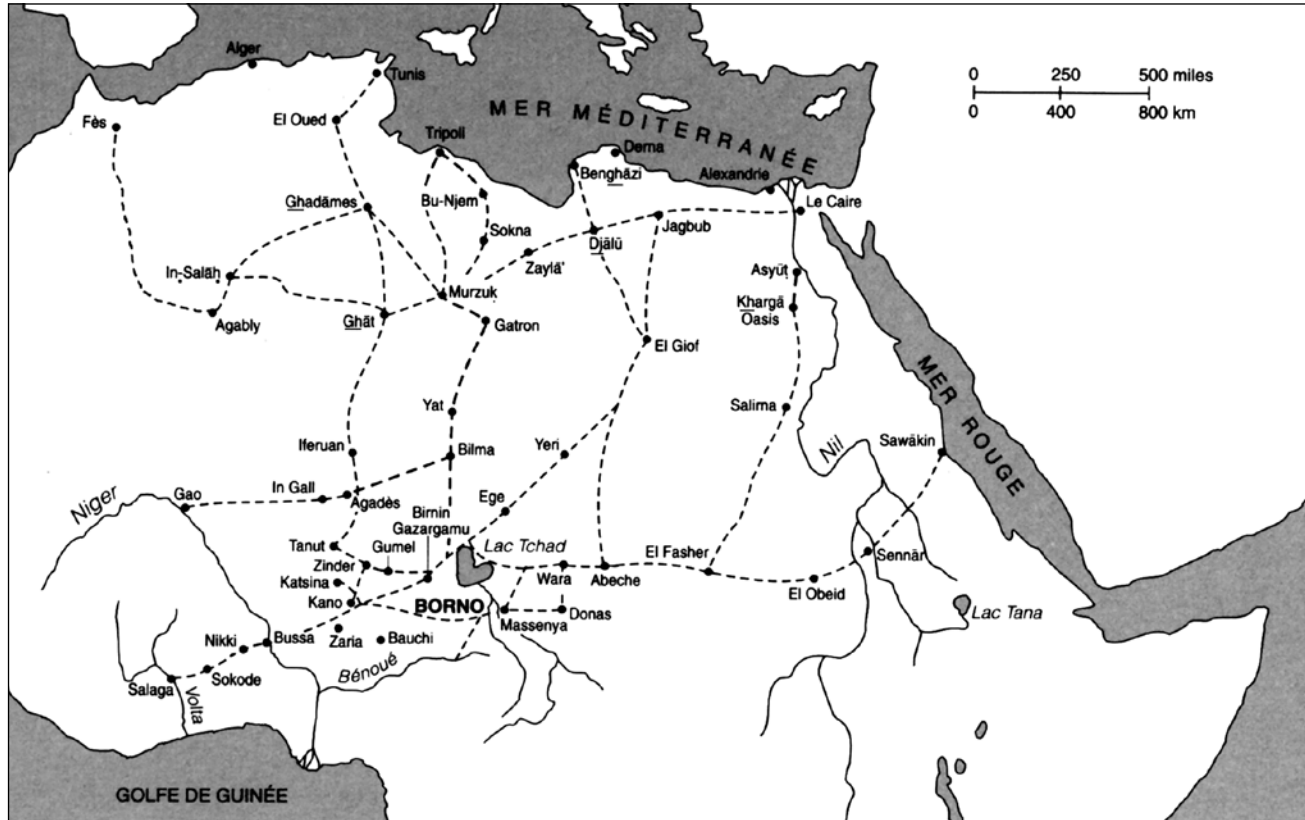
94. G. Nachtigal, 1874, p. 50.

95. D. Girard, *op. cit.*, ms 12219.

96. Les termes utilisés pour désigner le maïs (*masara*, c'est-à-dire égyptien) et la pastèque (*bambus massarabe*, c'est-à-dire melon d'Égypte) en kanuri et dans bien d'autres langues du pourtour du lac Tchad et des États hawsa étayent encore la thèse de l'origine égyptienne de ces cultures.

97. P. E. Lovejoy, 1978.

98. M. Ka'ti, 1913-1914, p. 65. Le *Ta'rikh* ayant été plusieurs fois remanié, le passage cité a pu être rédigé à un moment quelconque entre 1591 et 1655.



17.6. Routes caravanières reliant, au XVIII^e siècle, le Borno à l'Afrique du Nord et à la vallée du Nil.

[Source: adaptation d'une carte établie par John F. Antwi, Département de géographie, Université Bayero, Kano, d'après B. M. Bar-kingo.]

Les *mai* qui se succédèrent pendant la fin du XVII^e siècle et la première moitié du XVIII^e siècle s'efforcèrent de préserver le système dont ils avaient hérité et il semble qu'ils y soient parvenus. Le Borno de l'âge considéré comme classique par les traditions orales se confond, pour l'essentiel, avec l'organisation mise en place par les Sefuwa telle qu'elle existait au XVIII^e siècle.

Les crises de la fin du XVIII^e siècle

À partir du règne de 'Alī ibn Dunāma (vers 1742-1792), on peut dire que le Borno traversa une période de crises qui atteignit son point culminant avec le *djihād* du XIX^e siècle.

À l'ouest, les Bedde intensifièrent leurs raids sur les routes commerciales conduisant au pays Hawsa, cependant qu'au nord, les incursions des Touareg d'Agadès se multiplièrent et finirent par aboutir, vers 1759, à la perte des importantes mines de sel de Bilma puis à l'abandon de nombreuses villes en bordure du désert⁹⁹. Ces événements précipitèrent l'émigration vers le sud du groupe manga qui s'établit en pays Hawsa, dans les États sosebaki et la province de Ngazir.

Au Baguirmi, Muḥammad al-Amīn (vers 1751-1785) rejeta la suzeraineté du Borno et lança une série d'attaques contre ses frontières orientales tandis que, de son côté, le Wadai, sous Jawda (vers 1747-1795), poursuivait sa politique expansionniste en direction du Baḥr al-Ghazāl¹⁰⁰. Ces attaques déclenchèrent les migrations des Tubu, des Kānembu et des Arabes *shuwa* au Kānem et dans le Borno métropolitain¹⁰¹, qui se disputèrent alors les pâturages lors de conflits exacerbés par de longues périodes de famine.

Vers 1781, le Mandara se révolta et, après plusieurs batailles, infligea une défaite sévère aux forces du Borno¹⁰². Ce fut ensuite au tour des États sosebaki¹⁰³ et, vers 1785, du Gobir de se soulever¹⁰⁴.

Devant l'insécurité, les famines et la difficulté de trouver des pâturages, de nombreux nomades fulbe abandonnèrent le Borno métropolitain pour le pays Hawsa, le Mandara et le Fombina, mais ils ne trouvèrent nulle part la paix et la sécurité qu'ils recherchaient¹⁰⁵, ce qui explique probablement en partie le rôle prépondérant qu'ils jouèrent dans le *djihād*.

Les *'ulamā'* indépendants de la cour et les simples musulmans attribuèrent la crise à la corruption grandissante des dirigeants sefuwa et à

99. J. E. Lavers, 1980, p. 208.

100. G. Nachtigal, 1874, p. 100-101; J. E. Lavers, 1980, p. 208.

101. Anonyme, s. d.

102. B. M. Barkindo, 1980, p. 390-391.

103. I. Landorein, 1910-1911, p. 427 et 429.

104. A. ibn Mustafā, en particulier ms 49, f. 46 et 76.

105. Pour le pays Hawsa, voir Y. B. Usman, 1981; pour le Madara, voir B. M. Barkindo, 1980; pour le Fombina, voir A. Sa'ad, 1977.

l'impuissance des *mai* à mettre un frein au syncrétisme qui se répandait dans le peuple. Les *'ulamā'* de la cour furent également blâmés pour avoir toléré la religion de plus en plus dégénérée des dirigeants. D'autres lettrés, tels les *karabiwa mallam*, tentèrent de se retirer complètement de la société qu'ils jugeaient corrompue. Lorsque le *djihād* éclata, les États vassaux hawsa demandèrent au *mai* de remplir ses obligations de calife et de protecteur et de leur venir en aide. Le fait que, loin d'y parvenir, il ne pût même pas éviter d'être chassé de sa propre capitale marqua la fin de son hégémonie.

Il faut toutefois noter que, si le *djihād* a contribué à faire perdre aux Sefuwa leurs États vassaux et à mettre fin à leur domination, le système administratif et socio-économique édifié par les *mai*, en particulier dans le Borno métropolitain, subsista encore, quoique modifié, bien après le début du XX^e siècle.